

Walther, qui s'était réfugié chez Sachs après le tumulte de l'acte précédent, raconte au poète qu'il a fait un rêve.

Sachs le prie de le chanter ce rêve, en lui indiquant la coupe que peut en faire un chant de "Maitre." C'est cette mélodie qui deviendra le merveilleux *Preislied*, que tous les concerts ont déjà popularisé, et Sachs, enthousiasmé, le baptise immédiatement de ce joli nom "L'air béni du rêve matinal aux doux présages."

Puis, la scène change à vue, et la prairie, ornée pour la fête de saint Jean, apparaît, aux bords de la Peignitz, avec Nuremberg dans le fond. Les corporations arrivent, les apprentis dansent, les "Maitres" s'installent dans une tribune et le concours commence. Beckmesser, qui a dérobé les paroles du *lied* de Walther, le chante sur l'air de sa sérénade, en déformant le texte et en se couvrant de ridicule. "Ce chant est pourtant de Sachs, (il le croit), crie-t-il, furieux!" — "Non, il n'est pas de moi, répond Sachs, et si vous l'entendiez chanter par l'auteur, vous verriez combien il est beau!"

Walther chante alors, et, aux acclamations des "Maitres" et de la foule entière, il est couronné. Walther refuserait volontiers la couronne, puisqu'il ne désire que la main d'Eva : mais Sachs, en un magnifique discours, lui fait comprendre qu'on ne doit pas dédaigner les "Maitres," fidèles défenseurs de la cause artistique. Sachs rattache ainsi les libres génies de l'avenir aux maîtres du passé, lesquels forment la chaîne continue des fécondes et éternelles évolutions de l'Art.

LE CHANT A L'EGLISE

Une des qualités fondamentales de l'art, c'est la sobriété et la concision. Celui dont la pensée se noie dans un flot de paroles, ne fait pas de l'art oratoire, mais du verbiage. De même en musique les roucoulements et les fioritures sans fin, dans lesquels les chanteurs italiens d'il y a plus d'un demi-siècle déployaient leur *maestria*, caractérisent un état de décadence, où la vérité de l'expression est sacrifiée au mauvais goût des auditeurs et aux exigences des exécutants. Ce n'est pas là de la musique artistique, mais une pure gymnastique vocale. D'ailleurs, qui admettra qu'à moins d'un entraînement de plusieurs années, tel que le pratiquent dans les conservatoires les chanteurs qui se destinent au théâtre, on puisse arriver à exécuter d'une manière supportable, ces longues vocalises et moins encore à leur donner un sens musical? Aujourd'hui, dans la plupart de nos églises, on trouve le chant trop long, on abrège autant qu'on le peut. On chante encore l'Introït — du moins en France, — mais on supprime généralement l'Offertoire et la Communion, et, du Graduel, on ne conserve que l'*Alleluia* ou, après la Septuagésime, le premier verset du Trait. L'Eglise elle-même n'a-t-elle pas sanctionné en quelque sorte cette abréviation du chant, en ne conservant que le premier verset du psaume qui se chantait à l'Introït et en supprimant tout à fait la psalmodie de la Communion, en retranchant les versets de l'Offertoire et les Séquences qui suivaient le Graduel, en prohibant l'usage des *tropes* qui se mêlaient au texte des antiennes, etc.?

Ah ! certes, les éditeurs des derniers siècles ont eu cent fois raison d'abréger ces vocalises sans fin et de supprimer ces chevrottements périlleux, et en cela, ils ont fait preuve de bon sens et de goût. Laissons ces formules d'un autre âge aux archéologues qui peuvent y trouver quelque charme, ou aux moines qui ne se laissent pas effrayer par la longueur et la monotonie des chants de l'office. Ce n'est pas cela qui aura le don d'attirer ou de retenir les fidèles dans nos églises. Ce

que nous devons chercher avant tout, c'est la bonne exécution du chant de nos livres.

Combien de paroisses où la partie musicale de la liturgie est abandonnée à des chantres ignorants qui, par leurs cris et leurs discordances, sont l'affreux de tous ceux qui les entendent, et dégoûtent les fidèles de l'assistance aux divins offices. Combien de prêtres même, qui se figurent que tout l'art du chant consiste à crier de toute la force de leurs poumons ! C'est ainsi que naguère j'ai entendu célébrer les offices dans une église, ancienne cathédrale, pourvue d'un nombreux clergé et où un affreux ophicléide venait encore par ses éclats bruyants augmenter le vacarme et la confusion. Voilà ce qui est détestable et les abus contre lesquels il faut réagir.

Qu'on enseigne aux chantres à modérer leurs voix, à chanter avec justesse et aussi avec douceur et expression, qu'on leur apprenne à couler les notes, à distinguer les phrases et les incisives par des pauses bien placées, et, sans avoir recours à des vieilleries archéologiques, nous trouverons, dans notre chant traditionnel bien exécuté, des mélodies assez belles pour charmer l'oreille et le cœur des fidèles et les élever à Dieu. — *Le Solitaire de l'Estrel.*

M^{LE} TREBELLI

Mademoiselle Trebelli, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, est une jeune artiste, à qui l'avenir sourit sous ses auspices les plus brillants. A peine au début de sa carrière, elle a déjà remporté les succès les plus flatteurs sur les scènes et dans les pays où elle a chanté.

Elle est fille de la fameuse chanteuse Trebelli, la grande Trebelli, qui a été une des meilleures contraltos d'opéra. Son père, El signor Bettini, vit maintenant retiré en Italie, sur les bords enchanteurs du lac Majeur. Il fut pendant longtemps le favori du public sur toutes les grandes scènes lyriques de l'Europe. Mlle Trebelli a donc de qui tenir et promet de justifier pleinement les espérances fondées sur son talent.

Elle a étudié d'abord à Paris, sous Wartel, puis à Londres, sous la direction du fameux baryton Santley qui lui a prédit un avenir de gloire.

Mademoiselle Trebelli a déjà cueilli une ample moisson de lauriers dans les principales villes de l'Europe.

Il y a deux ans, M. F. Vert, le célèbre impresario d'Albani, l'emmena au sud de l'Afrique, où ce fut une tournée triomphale.

Toutes les notabilités de Johannesburg se disputaient l'honneur de recevoir l'artiste qui avait su les charmer par sa voix.

Du sud de l'Afrique, M. Vert entraîna Mlle Trebelli à Melbourne où elle vit les Australiens tomber à ses pieds. Dans ces jeunes contrées, l'artiste, pendant une année, a marché de succès en succès et les échos de Melbourne, Sydney, Adélaïde, ainsi que ceux d'Auckland, en Nouvelle-Zélande répètent encore le nom de Trebelli, et chacun se rappelle avec plaisir les soirées passées à entendre chanter la diva.

En ce moment Mlle Trebelli est à San Francisco, où elle a débuté le 9 février au California's Theatre. Le grand orchestre de M. Hinrichs a été engagé spécialement pour l'accompagner.

Il est fort probable que nos lecteurs auront le plaisir de l'entendre ce printemps, car des pourparlers sont déjà engagés pour l'animer sur une de nos grandes scènes, vers le milieu d'avril.

Mlle Trebelli possède une voix de soprano du timbre le plus pur, dont elle se sert avec un art consommé. Ajoutons qu'elle parle couramment le français, l'anglais et l'italien, et apprenons-nous à l'applaudir bientôt.

Mme Albani doit chanter le 22 courant à Toronto. Elle chautera au Monument National probablement le 23 courant.

Martinus Sieveking, le pianiste hollandais se fera entendre en matinée et le soir, à la salle Windsor, les 12 et 13 courant.

Lillian Russell s'est rendue acquéreur de l'opéra-comique intitulé "Mme Sans Gêne", version anglaise de la pièce où Mme Réjane s'est taillé un si vif succès.

— Au concert de dimanche dernier, au Metropolitan, à New York, on a entendu Mme de Vere, Mlle Bauermeister, Mlle Traubmann, M. Bingham, Salguac et Plançon, le jeune Violoniste Huberman et l'orchestre du Metropolitan sous la direction de M. Seidl.